



VAL  
McDERMID  
FIÈVRE

Flammarion

Extrait de la publication

# VAL McDERMID FIÈVRE

Le psychologue profileur Tony Hill a cette fois-ci affaire à un adversaire des plus retors. Un tueur insensible à la jeunesse et l'innocence, motivé par les désirs les plus pervers...

Lorsqu'on retrouve le cadavre mutilé d'une adolescente, Tony et l'inspecteur en chef Carol Jordan se rendent vite compte que c'est le début d'une cruelle campagne qui prend pour cible des jeunes gens sans lien apparent. Leur assassin, tel un véritable caméléon, les rencontre sur internet, feint de partager leurs centres d'intérêts ou leurs croyances, tout ça pour les mener à une mort certaine. Aux prises avec les fantômes qui ressurgissent de son passé, Tony, écarté de l'affaire par le patron de Carol, a désespérément besoin de s'évader dans le travail. Il lutte pour trouver les bonnes réponses dans l'une des enquêtes les plus éprouvantes qu'il ait jamais menées...

Maître incontesté du polar, McDermid met son héros au supplice dans ce nouvel opus. Effroyable et brillant.

« Val McDermid, la first lady du thriller anglo-saxon. »

*Madame Figaro*

« On retrouve dans *Fièvre* tous les ingrédients d'un excellent polar : un rythme haletant, une intrigue captivante. Une lecture inoubliable. »

*Sunday Express*

*Val McDermid est l'auteur de vingt-huit best-sellers, déjà traduits en trente langues et vendus à plus de dix millions d'exemplaires dans le monde. Elle a remporté de nombreux prix, dont le Diamond Dagger Award pour l'ensemble de sa carrière. Elle vit dans le Nord de l'Angleterre.*

Traduit de l'anglais  
par Matthieu Farcot

**Flammarion**

Extrait de la publication

# Fièvre



Val McDERMID

## Fièvre

*Traduit de l'anglais (Écosse)  
par Matthieu Farcot*

Flammarion

Titre original : *Fever of the Bone*  
Éditeur original : Little, Brown  
© Val McDermid, 2009  
Pour la traduction française :  
© Flammarion, 2012  
ISBN : 978-2-0812-8407-4

*Au méli-mélo que constitue ma famille,  
autant sur le plan biologique que logique.  
Je déteste peut-être le camping, mais il s'agit là  
d'une grande tente que je suis fière d'habiter.*



*Aucun contact possible avec la chair  
N'apaisa la fièvre de l'os*

*Murmures d'immortalité*  
T.S. Eliot<sup>1</sup>

---

1. Traduction de Léopold Sédar Senghor dans son recueil de traductions *La Rose de la paix, et Autres poèmes*, L'Harmattan, 2001.



*Au bout du compte, tout se résout par le sang. On peut se remettre de certains torts qui nous sont faits. Les classer dans la case des leçons apprises, des dangers à éviter à l'avenir. Mais certaines trahisons exigent une réponse. Et parfois, seul le sang peut l'offrir.*

*Non pas que vous preniez du plaisir dans le meurtre en lui-même. Ce serait malsain. Et vous n'êtes pas malsain. Il y a une raison à votre geste. Vous le faites pour soigner les blessures de votre vie. Vous le faites car vous en avez besoin pour vous sentir mieux.*

*Les gens parlent beaucoup de nouveau départ. Mais peu d'entre eux en prennent réellement un. Ils pensent que déménager, changer de boulot ou de petite copine arrangera tout. Mais vous comprenez ce que ça signifie vraiment. Rayer les différents éléments de votre liste est une purification. Comme une personne entrant dans un monastère pour brûler ses biens terrestres, regarder le feu détruire ce qui la rattache au monde matériel. Et une fois que ce passé est parti en fumée, on peut prendre un vrai nouveau départ. Se laisser aller à un ensemble entièrement neuf d'aspirations et d'ambitions. Reconnaître ce qui est possible et ce qui appartient au passé.*

*C'est là que les coups sont rendus de façon équilibrée. Une trahison pour une trahison, une vie pour une vie, une perte pour une autre. On se sent libéré quand le dernier soupir s'éteint et qu'on peut se mettre au travail avec couteaux et scalpels. Puis, quand le sang coule régulièrement, vous avez le sentiment de faire enfin ce qu'il faut, la seule chose logique que vous puissiez faire dans ces circonstances. Évidemment, tout le monde ne verra pas cela du même œil.*

## *Fièvre*

*Certains diraient que personne ne verra cela comme vous. Mais vous savez que ce n'est pas vrai non plus. Vous savez que d'autres vous applaudiraient pour avoir choisi cette démarche s'ils devaient un jour découvrir ce que vous avez fait, ce que vous faites. Des gens qui, tout comme vous, ont vu leurs rêves anéantis. Ils comprendraient tout à fait. Et ils souhaiteraient avoir vos ressources pour pouvoir faire la même chose.*

*Si cela vient à se savoir, vous pourrez lancer une mode.*

## CHAPITRE 1

Tel un amplificateur géant, le plafond voûté diffusait la conversation à travers la pièce. Un quartet de jazz luttait en fond, mais la concurrence était trop forte. L'air était chargé d'un bouillon d'odeurs : nourriture, alcool, sueur, testostérone, eau de Cologne, tout cela mêlé à l'haleine d'une centaine de personnes. Peu de temps auparavant, la fumée de cigarette aurait masqué en grande partie les forts effluves humains, mais comme l'avaient découvert les patrons de pubs depuis l'interdiction, les gens dégageaient en masse des odeurs bien moins agréables que ce qu'ils aimaient à croire.

Peu de femmes peuplaient l'endroit, et la plupart promenaient des plateaux de canapés et de boissons. Comme lors de n'importe quel pot de départ en retraite d'un policier, à ce stade, les cravates s'étaient desserrées et les visages empourprés. Mais les mains qui auraient pu en d'autres cas devenir baladeuses étaient retenues par la présence de nombreux gradés. Une fois de plus, le Dr Tony Hill se demanda comment donc il avait atterri là. Et ce ne serait sans doute pas la dernière fois.

La femme qui se dirigeait vers lui à travers la foule était certainement la seule personne dans la pièce avec qui il avait une réelle envie de passer du temps. C'était le meurtre qui les avait réunis, le meurtre qui les avait amenés à se comprendre mutuellement, le meurtre qui leur avait appris à respecter la pensée et les valeurs de l'autre. Néanmoins, depuis maintenant des années, l'inspecteur en chef Carol Jordan avait été l'unique collègue à

franchir la barrière de ce qu'il aurait sans doute qualifié d'amitié. Il s'avouait parfois que ce terme n'était pas approprié pour décrire le lien qui les unissait malgré leur passé complexe, mais même avec ses années d'expérience en tant que psychologue clinicien, il ne pensait pas pouvoir trouver de définition juste. Et ce, encore moins à cet instant et dans ce lieu où il aurait voulu ne pas se trouver.

Carol était bien meilleure que lui pour fuir les situations déplaisantes. Elle était aussi très forte pour les identifier et agir en conséquence. Mais elle avait choisi d'être là ce soir. Cet événement avait pour elle une importance que Tony ne pouvait comprendre. Certes, John Brandon avait été le premier gradé à le prendre au sérieux, à l'arracher au monde des soins médicaux et de la recherche pour le placer aux avant-postes du profilage criminel. Mais si ce n'avait pas été lui, ç'aurait été un autre. Tony était sensible au fait que Brandon défende la valeur du profilage. Mais leur relation n'avait jamais dépassé le cadre professionnel. Il aurait évité cette soirée si Carol n'avait pas insisté sur le fait que les gens s'interrogeraient sur son absence. Tony savait qu'il était bizarre. Mais il préférerait tout de même que les autres ne perçoivent pas exactement à quel point. Il était donc là, un semblant de sourire aux lèvres dès que quelqu'un croisait son regard.

Carol, à l'inverse, semblait parfaitement dans son élément : elle se faufilait avec aisance à travers la foule dans une robe bleu nuit chatoyante qui faisait ressortir ses formes – épaules, seins, hanches et mollets. Ses cheveux blonds paraissaient plus clairs, même si Tony savait que cela était dû aux mèches argentées de plus en plus nombreuses dans sa crinière dorée plutôt qu'aux soins d'un coiffeur. Tandis qu'elle approchait, son visage s'animait au gré des salutations, ses lèvres souriaient, ses sourcils se soulevaient, ses yeux s'écarquillaient.

Elle arriva finalement à ses côtés et lui passa un verre de vin. Elle but une lampée du sien. « Tu bois du rouge, remarqua Tony.

— Le blanc est épouvantable. »

Il trempa prudemment les lèvres. « Et celui-ci est meilleur ?

— Crois-en mon expérience. »

Tony n'avait aucun mal à le faire, connaissant la bonne descente de Carol. « Il va y avoir des discours ?

— Le sous-commandant va dire quelques mots.

— Quelques mots ? Ce serait une première.

— Tu m'étonnes. Et comme si ça ne suffisait pas, ils ont exhumé Monseigneur la Police pour remettre sa montre en or à John. »

Tony eut un mouvement de recul horrifié qui n'était qu'en partie exagéré. « Sir Derek Armthwaite ? Il n'est pas mort ?

— Malheureusement non. Et vu que c'est lui qui a fait gravir les échelons à John pour devenir commandant territorial, ils se sont dit que ce serait sympa de l'inviter à participer. »

Tony frissonna. « Rappelle-moi de ne pas laisser tes collègues organiser mon pot de départ.

— Tu n'en auras pas, tu n'es pas des nôtres, expliqua Carol, atténuant d'un sourire le mordant de ses paroles. Tu n'auras que moi pour t'emmener manger le meilleur curry de Bradfield. »

Avant que Tony n'ait pu répondre, une puissante sono interrompit violemment leur conversation pour présenter le sous-commandant de la police de Bradfield. Carol vida son verre et se fonda dans la foule, résolue à trouver un autre verre et, sans doute, à entretenir un peu son réseau social. Inspecteur en chef depuis maintenant quelques années, elle dirigeait depuis peu sa propre brigade des enquêtes prioritaires (BEP). Il savait qu'elle était tiraillée entre sa volonté d'employer ses compétences en première ligne et son désir d'atteindre un niveau où elle pourrait influencer la politique de la maison. Tony se demanda si ce choix lui appartiendrait encore maintenant que John Brandon allait quitter la scène.

Même si sa religion lui enseignait que toutes les vies avaient la même valeur, l'inspecteur Stuart Patterson n'était jamais parvenu à appliquer ce principe aux morts. Un paumé accro à l'héro planté lors d'une inutile guerre de territoire ne l'affecterait jamais autant que cette enfant morte et mutilée. Il se tenait à l'écart dans la tente blanche qui protégeait la scène de crime du battement continu de la pluie nocturne. Pour laisser les spécialistes faire leur boulot, et éviter d'établir un lien entre cette fille morte et sa propre fille à peine adolescente.

Celle qui accaparait toute l'attention aurait pu être une des camarades de classe de sa Lily s'il n'y avait eu son uniforme,

différent. Malgré les traînées d'humus que le vent et la pluie avaient collées sur le sac en plastique transparent couvrant son visage et ses cheveux, elle paraissait propre et soignée. Sa mère avait signalé sa disparition juste après 21 heures, ce qui révélait une fille plus disciplinée que Lily au niveau des horaires et une famille à la vie plus réglée. Bien sûr, il ne s'agissait peut-être pas de Jennifer Maidment, puisque le corps avait été retrouvé avant le lancement de l'avis de recherche et qu'ils ne disposaient ici d'aucune photo de l'adolescente disparue ; mais pour l'inspecteur Patterson, il était peu probable que deux filles du même collège du centre-ville disparaissent la même nuit. Pas à moins que l'une d'elles ne soit impliquée dans la mort de l'autre. Par les temps qui couraient, on ne pouvait rien exclure.

L'ouverture de la tente claqua violemment et un homme trapu se glissa à l'intérieur. Ses épaules étaient si larges qu'il ne pouvait pas fermer la combinaison de protection fournie à ses agents par la police de West Mercia. Des gouttes de pluie adhéraient à son crâne rasé couleur de thé fort et dégouлинаient sur son visage donnant l'impression qu'il avait passé la plus grande partie de sa folle jeunesse sur un ring de boxe. Il tenait fermement une feuille de papier protégée par une enveloppe plastique transparente.

« Je suis là, Alvin », indiqua Patterson d'une voix trahissant un certain désespoir teinté de mélancolie.

Le sergent-détective Alvin Ambrose avança avec précaution jusqu'à son chef sur l'allée prévue. « Jennifer Maidment, lança-t-il en levant l'enveloppe pour révéler une photo numérique imprimée sur du papier ordinaire. C'est elle ? »

Patterson examina le visage ovale encadré de longs cheveux bruns et acquiesça d'un air lugubre. « C'est elle.

— Jolie, remarqua Ambrose.

— Plus maintenant. » L'assassin lui avait volé sa beauté en même temps que sa vie. Bien qu'il se gardât toujours de faire des conclusions trop hâtives, Patterson pensa pouvoir affirmer sans trop s'avancer que la peau congestionnée, la langue gonflée de sang, les yeux exorbités et le sac plastique collé au visage indiquaient une mort par asphyxie. « Le sac était scotché fermement autour de son cou. Vraiment atroce de crever comme ça.

— On a dû l'empêcher de se débattre d'une manière ou d'une autre, dit Ambrose. Autrement elle aurait essayé de déchirer le sac.

— Aucune trace de liens. On en saura plus quand ils l'auront amenée à la morgue.

— Est-ce qu'elle a subi des violences sexuelles ? »

Patterson ne put réprimer un frisson. « Il l'a poignardée. On ne l'a pas vu au début, c'était caché par sa jupe. Puis le toubib a regardé. » Il ferma les yeux, cédant au besoin de faire une petite prière silencieuse. « Cet enfoiré l'a charcutée. Je ne sais pas si je parlerais exactement d'agression sexuelle. De destruction sexuelle, plutôt. » Il se retourna et se dirigea vers la sortie. Il choisissait ses mots avec précaution, mettant en balance le cadavre de Jennifer Maidment et ceux d'autres personnes sur la mort desquelles il avait enquêté. « Le pire cas que j'aie jamais vu. »

À l'extérieur de la tente, le temps était affreux. La fine pluie cinglante soulevée par des bourrasques de vent qui avait commencé à tomber cette après-midi-là s'était transformée en véritable tempête. Les nuits comme celle-ci, les habitants de Worcester avaient appris à redouter la montée des eaux de la Severn. C'était une inondation qu'ils attendaient, pas un meurtre.

On avait retrouvé le corps sur le bas-côté d'une aire de stationnement créée lorsque la route nationale avait été refaite quelques années plus tôt. L'ancien virage serré s'était vu assigner une nouvelle fonction en tant qu'étape pour routiers, attirés par la camionnette-gargote qui proposait des casse-croûte pendant la journée. La nuit, l'endroit servait de parking pour poids lourds accueillant généralement quatre ou cinq semi-remorques dont les chauffeurs se foutaient de vivre à la dure pour économiser quelques billets. Le Hollandais qui était descendu de sa cabine pour pisser ce soir-là avait eu droit à une sacrée surprise.

Un épais taillis d'arbres adultes et de denses broussailles cachait l'aire aux véhicules circulant sur la route. La tempête hurlant à travers les arbres trempa Ambrose et Patterson le temps qu'ils courent jusqu'à la Volvo. Une fois à l'intérieur, Patterson énuméra sur ses doigts la liste des choses à faire : « Contacte la circulation. Ils ont quelques caméras avec système de reconnaissance de plaques sur cette route, mais je ne sais pas exactement où. Il nous faut un récapitulatif de tous les véhicules qui sont passés par là

## *Fièvre*

ce soir. Contacte le service de liaison avec les familles. Qu'un de leurs agents me rejoigne chez la famille. Contacte le directeur du collège. Je veux savoir qui sont ses amis, qui sont ses profs, et je veux que tout soit prêt pour les interroger demain matin à la première heure. Trouve la personne qui a pris le rapport initial, qu'elle m'envoie les détails par e-mail. Contacte le service de presse et briefe-les. On parlera aux journalistes demain matin à dix heures. D'accord ? J'ai oublié quelque chose ? »

Ambrose fit non de la tête. « Je m'en occupe. Je vais demander à un des gars de la circulation de me ramener. Tu vas toi-même chez la famille ? »

Patterson soupira. « Je m'en passerais bien. Mais leur fille est morte. Ils méritent la présence d'un directeur d'enquête. Je te retrouve au central. »

Ambrose descendit et se dirigea vers les véhicules de police alignés en travers de l'entrée et de la sortie de l'aire de repos. Son chef l'observa. Rien ne semblait démonter Ambrose. Impassible, il se confrontait tête baissée à tout ce que leurs enquêtes mettaient sur leur chemin. Quel que fût le prix de cette apparente imperméabilité, Patterson l'aurait volontiers payé cette nuit-là.

## CHAPITRE 2

Carol voyait bien que John Brandon était tendu. Son triste visage de limier était plus animé que jamais elle ne l'avait vu durant les heures de travail, et sa bien-aimée Maggie, à son côté, arborait ce sourire que Carol lui avait souvent connu à leurs dîners quand Brandon s'emballait sur un sujet tel un fox-terrier poursuivant un lapin. Elle échangea son verre vide contre un plein sur le plateau d'une serveuse qui passait et se dirigea vers le coin de la pièce où elle avait laissé Tony. Son expression aurait mieux convenu à un enterrement, mais elle ne pouvait prétendre en avoir espéré autrement. Elle avait conscience que ce genre d'événements était à ses yeux une perte de temps, même si elle ne voyait pas les choses de la même manière que lui.

Ce n'était pas d'attraper les criminels qui faisait avancer le monde dans la police moderne. C'était la politique, comme dans n'importe quelle grande organisation. À une autre époque, une soirée comme celle-ci aurait été prétexte à une bonne beuverie sans retenue, avec même des strip-teaseuses. Désormais, ce n'était plus qu'une affaire de contacts, de relations, de conversations qui ne pouvaient avoir lieu au poste. Elle n'aimait pas cela plus que Tony, mais elle avait un certain don pour ça. Si c'était le prix à payer pour être sûre de conserver sa place dans la hiérarchie officielle, elle le ferait avec le sourire.

Une main sur son bras l'arrêta dans son élan. L'agent Paula McIntyre, membre de son équipe, chuchota à l'oreille de Carol : « Il vient d'arriver. »

Carol n'eut pas besoin de demander de qui il s'agissait. Le remplaçant de John Brandon était connu de nom et de réputation, mais comme il venait de l'autre bout du pays, personne à Bradfield n'avait beaucoup d'informations de première main à son sujet. Peu de policiers étaient mutés de la circonscription du Devon et des Cornouailles à celle de Bradfield. Pourquoi quitter une vie relativement calme dans une charmante zone touristique pour s'esquinter à maintenir l'ordre dans une ville post-industrielle du Nord au taux affligeant de violence à main armée ? À moins, bien sûr, d'être un flic ambitieux considérant que ce serait une bonne décision sur le plan professionnel de diriger la quatrième plus grande division du pays. Carol supposa que le terme « challenge » avait été prononcé plus d'une fois au cours de l'entretien de James Blake pour le poste de commandant territorial. Elle scruta la pièce du regard. « Où ça ? »

Paula regarda par-dessus son épaule. « Il passait un savon au chef de la Crim' il y a une minute, mais il est reparti. Désolée, chef.

— Tant pis. Merci pour le tuyau. » Carol leva son verre en guise de salut et repartit vers Tony. Le temps qu'elle se fraie un chemin à travers la foule, son verre était de nouveau vide. « J'ai besoin d'un autre verre, dit-elle en s'appuyant au mur à côté de lui.

— C'est ton quatrième, observa-t-il sans sévérité.

— Qui s'en soucie ?

— Moi, bien sûr.

— Tu es mon ami, pas mon psy, rétorqua Carol d'une voix glaciale.

— C'est pour ça que je suggère que tu bois peut-être trop. Si j'étais ton psy, je ne porterais certainement pas ce genre de jugements. Je te laisserais te débrouiller.

— Écoute, je vais bien, Tony. À un moment, après... Je reconnais qu'à un moment, je buvais trop. Mais je me contrôle de nouveau. D'accord ? »

Tony leva les mains, les paumes vers elle, en signe d'apaisement. « Ça te regarde. »

Carol poussa un profond soupir et posa son verre vide sur la table à côté du sien. Son côté raisonnable l'exaspérait. Ce n'était pas comme si elle était la seule à ne pas aimer qu'on la mette



Composition et mise en page



N°édition : L.01ELHN000245.N001  
Dépôt légal : mars 2012